

Week-end **Images**
John Landis,
Hollywood haward
PAGES 27-34

Liures
Le «swing»
de Zadie Smith
PAGES 41-48



BY: REDUX/REA

CHECKNEWS
Le best-of
de la
semaine

PAGES 20-21

MÉDIAS
Les télé
font sonner
les clashes

PAGES 14-15



Libération

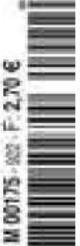
LE VIOL

UNE AUTRE HISTOIRE DES EMPIRES

COLONIAL

Avec le livre-somme
«Sexe, race et colonies»,
97 chercheurs dévoilent
un pan méconnu de six siècles
de domination occidentale,
où la conquête des territoires
passe également
par la possession des corps.

PAGES 2-7



M 00175 - 003 - F. 2,70 €

Au Togo, en 1950. PHOTO ARCHIVES DÉROS

Par
SONYA FAURE

Deux hommes blancs mesurent à l'aide d'un compas les larges fesses d'une femme noire (dessin «humoristique» anglais, 1810). Un marin américain rigolard pose sa main sur le sein d'une prostituée vietnamienne (photographie de 1969). Un croquis médical décrit les petites lèvres du sexe d'une femme hottentote au gonflement «*anormal et malsain*» (gravure, 1804). Une jeune actrice montre ses seins devant des barres HLM, sous un teaser: «*Certaines femmes préfèrent par derrière*» (affiche du film porno *la Bewette de la cité* de Fred Coppula, 2017). *Sexe, race et colonies*, qui sort jeudi en librairie (Ed. la Découverte, 65 euros), retrace l'histoire coloniale par le prisme de la sexualité. L'une ne peut se penser sans l'autre, soutiennent les historiens, anthropologues ou politologues qui y ont participé. Et cet imaginaire mêlant domination, race et érotisme, forgé six siècles durant, irrigue malgré nous, aujourd'hui encore, le regard que nous portons sur l'autre: «*Un travail de déconstruction devient, aujourd'hui, plus que jamais nécessaire*», écrivent les auteurs. Dans ce livre monstre (544 pages, 1200 illustrations et 97 auteurs) – et par son sujet souvent monstrueux –, les images sidèrent. Les mots, même les plus savants («*typification raciale*», «*bio politique coloniale*»,...) ont peu de poids face à la violence de cette profusion de fantasmes illustrés. C'est cette avalanche d'images, leur répétition jus qu'au vertige, qui montre, davantage que bien des discours, le caractère systématique de la domination sexuelle des corps colonisés ou esclavagisés. A la chaîne, page après page, des seins de femmes noires pincés par des colons égrillards en costumes blancs. Des corps exposés, exotisés, érotisés, martyrisés *ad nauseam*.

«**LE PARTAGE DES FEMMES.**» Coloniser un pays, c'est donc aussi mettre l'autre à nu, le détailler, le posséder, le classifier, dans les tirages photographiques ou dans les livres d'ethnologie et de médecine. Ces milliers de cartes postales érotiques, ces chefs-d'œuvre de Delacroix, ce porno colonial économiquement fructueux ont fixé une «*véritable frontière visuelle entre ces Ailleurs et leurs métropoles*» qui appuiera bientôt la terrible hiérarchisation des races.

«*La grande question de la colonisation, ce n'est pas la conquête des territoires, c'est le partage des femmes*, assure l'historienne Christelle Taraud, qui fait partie des cinq coordinateurs de l'ouvrage, enseignante à Columbia University. *S'inst aller dans le ventre de la femme, déviriliser les hommes, c'est la domination la plus radicale, inscrite dans le sang et plus seulement dans le sol.*» Tous les empires coloniaux, européens ou japonais, mais aussi les États-Unis esclavagistes que les auteurs associent à leur étude, commencent par réglementer les unions, qu'elles soient sexuelles ou légales. «*Le colo-*

nia lisme a étendu à la sexualité sa volonté hégémonique, explique Françoise Vergès, politologue titulaire de la chaire Global Souths à la Fondation Maison des sciences de l'homme. *L'esclavage colonial a formellement interdit les relations sexuelles entre Blancs et Noirs, interdit suprême. Les Britanniques ont criminalisé l'homosexualité. Les missionnaires ont discipliné les pratiques sexuelles dans le Pacifique. La médecine et la psychiatrie sont intervenues sur les corps colonisés et racisés.*» La prostitution est organisée pour que les colons, loin de leur épouse, puissent y avoir recours. «*Une semaine après la conquête d'Al-*

ger, précise l'historienne Christelle Taraud, *la France réglemente la prostitution pour mettre en place un marché du sexe.*» Et lors des décolonisations, les violences sexuelles se déchaînent. Clos par une postface de la romancière Leïla Slimani («*Sans cesse, nous nous demandons qui nous sommes*, écrit-elle. *Nos sociétés occidentales sont obsédées par les questionnements identitaires. Mais nous devrions plutôt nous demander qui est l'Autre*»), le livre n'est pas un exercice de flagellation, de «repentance», mais bien la volonté scientifique de raconter une autre histoire coloniale, celle de l'imaginaire et

des fantasmes, appuyées sur un outil puissant, l'image.

GÉNÉALOGIE

L'imaginaire érotico-violent, très largement diffusé dans les magazines ou au cinéma, ne s'est pas évaporé au jour des indépendances. Scandale Oxfam en 2018, agressions sexuelles de Cologne au nouvel an 2016, et plus largement débat sur le port du voile ou sur le rapport des pays du Sud face à l'homosexualité: «*Toutes les grandes polémiques qui fracturent nos sociétés, en France, mais aussi aux États-Unis ou aux Caraïbes, sont liées à la sexualité*», estime Christelle Ta-

raud. De fait, le livre trace un fil, une généalogie, entre la «Tonkinoise» et la prostituée thaïlandaise, prise de du touriste sexuel du XXI^e siècle, entre la Mauresque et le garçon arabe du porno gay contemporain. «*Dire que notre présent post-colonial n'est que la reproduction de l'époque coloniale est d'une absurdité totale*, prévient Nicolas Bancel. *Mais le tourisme sexuel ou la crainte du méttissage des xénophobes, héritière de l'imagerie autour du rapt des femmes blanches par les indigènes, en sont des traces.*» Mais pour démontrer ces faits, fallait-il montrer ces images – et en montrer tant? Dès l'introduction de

Colonies

Les racines d'un racisme nommé désir

Un ouvrage collectif retrace l'histoire coloniale par le prisme de la sexualité, où l'appropriation des corps est indissociable de la conquête des territoires. Un imaginaire fondé sur la domination qui continue de façonner les représentations de l'Autre.





l'ouvrage, les auteurs justifient leur choix. « Nous pensons qu'il est impossible de déconstruire ce qui a été si minutieusement et si massivement fabriqué pendant près de six siècles, sans montrer "les objets du délit". » L'historien Nicolas Bancel, coordinateur du livre, en témoigne : « La question a donné lieu à des discussions interminables entre nous. » Des auteurs pressentis pour participer au projet l'ont décliné, pour cette raison, comme l'historienne Ann Laura Stoler. Les images pédophiles, trouvées en nombre, ont été éliminées du corpus. Chaque illustration a été enchâssée dans des textes scientifiques charpentés. Christelle

Taraud a fait un casus belli de la couverture, pas question d'y exposer une femme nue : « Le débat de "montrer ou non" est une question qui traverse les féministes, comme les universitaires qui travaillent sur la prostitution ou la pornographie. Une école "prohibitionniste" pense qu'on ne devrait plus jamais montrer ces images humiliantes. Un autre courant, dont je suis, estime que la domination visuelle participe largement de la domination globale, et qu'on ne peut déconstruire sans dévoiler. » Françoise Vergès, qui a participé au livre, avoue pourtant qu'elle n'est « pas toujours pour la reproduction de ce genre d'images ». « Elles peuvent

continuer à nourrir des fantasmes ou blesser les personnes qui s'y identifient ou qui y sont identifiées, explique-t-elle. Les femmes et les hommes racisés mis en scène n'ont pas de voix, ils restent des images silencieuses. » La politologue pointe aussi cette question : « Si un collectif de femmes racisées avait constitué ce corpus, il aurait été différent. Mais celui de Sexe, race et colonies existe, il permet de poursuivre le travail critique. » Par cette publication hors norme, les auteurs, tous chercheurs, veulent aussi donner les clés à un public plus large pour « décoloniser les imaginaires ». Et montrer le politique au cœur du fantasme. ◀

La séance photographique de Jean-Louis Charbans, Sénégal, 1930.
Le prétexte ethnographique permet de contourner la censure et de produire de la photographie coloniale. « Chaque image peut avoir plusieurs niveaux discursifs, explique Pascal Blanchard. Il y a ce qu'elles montrent d'un soi-disant réel mais aussi le fantasme qu'elles véhiculent. » PHOTO ARCHIVES DEROS

ÉDITORIAL

Par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

Brûlant

On croit avoir tout vu, tout lu sur l'histoire coloniale, cette entreprise de domination d'un peuple sur un autre, domination politique, économique, mentale, et bien sûr physique à tous les sens du terme. Que cette domination passe aussi par le sexe paraît presque évident, trop peut-être, d'où l'utilité de cette somme que représente *Sexe, race et colonies*, préparée par une centaine d'historiens, anthropologues et politologues. Un travail colossal qui a mené ces experts à passer au crible près de trois ans durant quelque 300 fonds d'archives dans le monde entier pour recueillir un millier de peintures, illustrations et photographies couvrant six siècles d'histoire. Bien sûr, les colons n'ont pas le monopole de la domination par le sexe, ils ne sont pour rien dans la création du harem, par exemple. En revanche, le fantasme qui en est né avec l'imagerie afférente, fait partie de cette histoire coloniale qui passe par l'asservissement de l'autre, et d'abord de la femme vue comme simple objet de plaisir. La littérature est pleine de ces récits de voyageurs blancs allant chercher en Orient l'ivresse de toucher et de coucher, liberté qu'ils ne pouvaient se permettre à domicile. Il suffit de relire *le Voyage en Égypte* de Gustave Flaubert ou de se plonger dans *l'Orientalisme* d'Edward Saïd. « Nous sommes les héritiers de siècles de constructions culturelles de l'Autre », écrit très justement la romancière Leïla Slimani dans la postface de *Sexe, race et colonies*. Le sujet reste en effet brûlant aujourd'hui, tant ce mécanisme de domination de l'Autre et de mépris de sa différence semble prêt à resurgir au moindre relâchement de notre vigilance, l'actualité nous en montre hélas de tristes exemples ces temps-ci. À l'heure où le monde occidental semble obsédé par la notion d'identité, tiraillé entre acceptation et rejet de l'Autre, ce livre peut agir comme un électrochoc, du moins espérons-le. ▶



«Ces images sont la preuve que la colonisation fut un grand safari sexuel»

Pour l'historien Pascal Blanchard, la pornographie utilisée par les puissances coloniales pour promouvoir un ailleurs où tout est permis doit être montrée afin de déconstruire un imaginaire toujours présent.

Sécialiste du fait colonial et de l'immigration en France, l'historien Pascal Blanchard a publié et codirigé plusieurs documentaires et ouvrages dont *les Zoos humains* (Arte, 2002) ou *la Fracture coloniale, la société française au prisme des héritages coloniaux* (2005, La Découverte). Avec *Sere, race et colonies*, il souhaite toucher le grand public dans la continuité de ses travaux promouvant un autre rapport au passé colonial. Cette somme a également pour but d'inciter une nouvelle génération de chercheurs à travailler sur le passé colonial à partir des images ou par le prisme du genre et de la sexualité.

Pourquoi avoir fait le choix de publier 1200 images de corps colonisés, dominés, sexualisés, érotisés? N'est-ce pas trop?

L'abondance d'images doit interroger. Cela souligne qu'elles ne sont pas anecdotiques mais qu'elles font partie d'un système à grande échelle. Quand on pense à la prostitution dans les colonies, personne n'imagine à quel point ce système a été pensé, médiatisé et organisé par les États colonisateurs eux-mêmes. Ceux qui pensent que la sexualité a été une aventure périphérique au système colonial se trompent : elle est au centre même

de la colonisation. La cartographie est aussi très signifiante : sur les atlas, les terres à conquérir sont toujours représentées en allégorie par des femmes nues pour symboliser l'Amérique, l'Afrique ou les îles du Pacifique. La nudité fait partie du «marketing» de l'expédition coloniale, et façonne l'identité même des femmes indigènes. Au temps des conquêtes à partir de la fin du XV^e siècle, les images qui circulent évoquent un paradis terrestre peuplé de bons sauvages aux corps offerts et nus. Ils font partie de la nature. Du décorum. Plus tard, le paradis terrestre se transformera en paradis sexuel. Les Occidentaux partiront dans les colonies avec le sentiment que tout leur est permis. Là-bas, il n'y a pas d'interdit, tous les verrous moraux sautent : abus, viol, pédophilie. La plupart des images que nous publions retracent cette histoire, elles ont été cachées, marginalisées ou oubliées par la suite : 80% de ce qui est dans le livre ne figure dans aucun musée.

Vous montrez dans votre livre que les cartes postales érotiques sont un vecteur important dans la diffusion de cette imagerie érotico-raciale. Un peu comme Internet aujourd'hui?

Des dizaines de millions d'exemplaires de cartes postales seront diffusées en France, comme en Grande-Bretagne. Le prétexte ethnographique permet de contourner la censure



Quartier réservé de Casablanca (Maroc), 1935-1937. (à d.); Soldats français harcelant une Algérienne, Algérie, 1954-1962 (au c.); Ma Tonkiki, Vietnam, 1947 (à d.); La Métisse au cœur tendre de Paul Clérouc, 1954. L'érotisation violente du corps de l'Autre accompagne toutes les conquêtes impériales. L'idéologie coloniale, la hiérarchisation des races, l'organisation de la prostitution ou des régimes matrimoniaux se retrouvent dans tous les empires - européens, japonais ou ottoman, comme dans la société esclavagiste des Etats-Unis. Très tôt, les systèmes coloniaux s'interconnectent, formant, dès le XVI^e siècle, la configuration d'une première mondialisation des imaginaires, de la sexualité et des corporalités. PHOTOS ARCHIVES D'EROS. COLL. GILLES BOËTSCH. COLL. OLIVIER AUGER

et de pouvoir vendre du porno-colonial dans des lieux de diffusion grand public. Il y avait comme une liberté à exhiber cette nudité qu'on ne pouvait absolument pas montrer pour une femme blanche à l'époque ou alors dans des réseaux parallèles qui étaient poursuivis par les «bonnes mœurs». Ces cartes ne voyageaient même pas sous enveloppe. Toute la famille pouvait les voir, ainsi que le postier! L'expéditeur écrivait sur les deux faces de la carte des commentaires d'une vulgarité incroyable, et ce discours a pénétré les habitants des métropoles qui, eux, n'iraient jamais aux colonies. Cela fabrique une culture. Cette diffusion si large et si ouverte a constitué une matrice pour l'imaginaire de plusieurs générations. Ces cartes et leurs récits - mais aussi les magazines populaires, les romans de gare ou les illustrés grand public - sont la preuve que la colonisation fut un grand «safari sexuel». On prenait les corps et on envoyait la marque de cette prise de possession sans aucune pudeur, comme des trophées. Des gravures, des sculptures ou divers objets ont repris cette iconographie comme des services de table avec des femmes indigènes dénudées sur des assiettes. Vous imaginez l'équivalent avec une femme blanche nue pour un repas dominical dans la bonne bourgeoisie? Comme si l'érotisme disparaissait sous couvert d'exotisme.

N'avez-vous pas peur qu'on vous adresse le reproche de publier des images érotiques de femmes colonisées sous couvert de science?

Bien sûr, ce reproche sera fait. C'est le même débat qui a été fait quand on a montré des images de la Shoah pour la première fois. Fallait-il les montrer? Mais pour vraiment comprendre ce passé, il faut en montrer l'indicible. Sans quoi, on ne peut déconstruire. Comprendre, sinon, montrer cette notion de «safari», de culture-monde, de puissance du porno-colonial? On a par exemple beaucoup hésité à publier les images où les soldats japonais mettaient des bambous dans le sexe des femmes chinoises qui avaient été violées et tuées. Mais on a décidé de les montrer, car ces images faisaient alors partie d'un discours d'humiliation. Le visible fait discours. Cela démontre non seulement qu'ils l'ont fait, mais en plus qu'ils l'ont photographié et reproduit pour humilier. Sur la centaine de chercheurs qui ont travaillé sur ce livre, l'apport des images a très souvent obligé et conduit à penser autrement certains objets d'étude. L'image oblige à nuancer, accentuer certaines approches, évite de généraliser, incite à souligner les différences entre empires, entre aires géographiques. La nature des images oblige aussi à parler des vecteurs de diffusion, des publics cibles ou des types de messages en fonction

des supports. L'image n'est pas seulement l'illustration de ce qui s'est passé, elle est aussi dans ce récit la construction en parallèle d'un fantôme. Les montrer, c'est aussi obliger ceux qui ne veulent pas voir ce passé à le regarder en face.

Vous faites un lien direct entre l'imaginaire colonial et des situations contemporaines comme le tourisme sexuel. Rien ne changerait donc jamais?

Bien entendu. A chaque génération, les choses et les paradigmes changent, mutent et évoluent. Aujourd'hui, le métissage est valorisé, il est devenu une des références majeures dans la mode et la publicité. Mais dans le même temps, il y a des héritages, des reconfigurations et des ruptures. Le porno sur le Web mondialisé, par exemple, reprend et développe les situations de domination qui existaient dans les espaces coloniaux, devenant elles-mêmes des items référents de la culture visuelle, dans les mangas, le rap, le cinéma ou la littérature érotique. On retrouve les schémas coloniaux dans le tourisme sexuel dans les pays du Sud, qui fonctionnent selon les mêmes mécanismes qu'au temps des colonies... et produisent les mêmes images. Ces fantasmes coloniaux ne sont pas morts, ils se sont juste reconfigurés dans la culture mondialisée sous d'autres formes. Pour comprendre tout ce qu'il reste à décoloniser dans nos

regards, il faut interroger aussi les artistes: c'est pourquoi le dernier chapitre de ce livre leur donne la parole pour apprendre à déconstruire ces paradigmes issus du passé colonial. Ce travail sur la sexualité aux colonies ne fait que débiter et nous commençons à comprendre ce que c'est une des matrices du monde moderne.

Recueilli par SIMON BLIN et CATHERINE CALVET

Deux rencontres sont organisées autour du livre *Sexe, race et colonies*. Le 10 octobre à la Colonie (Lacologie, paris) et le 13 octobre aux Rendez-vous de l'histoire de Blois (Rdv-histoire.com).



SEXE, RACE ET COLONIES
Ed. de la Découverte,
544 pp., 65€.



Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à la vision des artistes qui se sont attachés à déconstruire les clichés colonialistes bien avant les chercheurs. Ici, le détournement d'un cliché iconique de Joséphine Baker : *Who needs bananas ?* (2001), par l'artiste soudanais Hassan Musa. PHOTO HASSAN MUSA

Les femmes noires comme incarnation forcée du corps de l'Autre

«**B**icuzi Kihubo avait la cervelle d'une antilope, mais une allure de star. Ses grands yeux marron illuminaient un visage doux, encadré par les tresses traditionnelles, ses seins moulés par un tee-shirt orange pointaient comme de lourds obus; quand à sa chute de reins, elle aurait transformé le plus saint des prêtres en sodomite polymorphe... Ses hanches étroites et ses longues jambes achevaient de faire de Bicuzi une bombe sexuelle à pattes.» Les connaisseurs auront sûrement reconnu dans ce portrait d'Africaine torride, le style particulier de Gérard de Villiers, passé maître du roman d'espionnage à forte connotation érotique à travers la série des SAS. Les scènes de sexe, tout autant que la vraisemblance d'intrigues construites à partir d'infos recueillies sur le terrain, expliquent le succès et la fortune de l'auteur, mort en 2013 après avoir vendu plus de 150 millions de livres.

Romans de gare machistes qui confinent les personnages féminins à des objets sexuels culbutés dans tous les sens par Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, héros de la série ? Peut-être. Mais à relire les descriptions de certaines de ces «bombes sexuelles sur pattes», pin-up systématiquement moulées dans une «microjupe», difficile de ne pas y voir une illustration de la permanence des clichés qui s'attachent singulièrement aux femmes noires et qu'on retrouve dans l'immense somme consacrée à *La Domination des corps du XV^e siècle à nos jours* publiée jeudi sous la direction de l'historien Pascal Blanchard. L'ouvrage *Sexe, race et colonies* ne se limite certes pas aux femmes noires et dresse un panorama exhaustif de l'image du corps de l'Autre, de l'Afrique coloniale (Maghreb inclus) jusqu'à l'Asie et au monde amérindien.

Préjugés

Reste que les populations noires ont été les plus nombreuses victimes de la colonisation et de l'esclavage au cours de l'histoire moderne, produisant par conséquent un corpus assez inégal de fantasmes et de préjugés. «*Dès les XVI^e et XVII^e siècles, les différences de couleurs, les climats tropicaux et les pratiques socioculturelles singulières génèrent une cartographie et une iconographie du "sauvage sexuel" africain qui se répand en même temps que la colonisation elle-même*», confirment ainsi les auteurs de l'ouvrage. Car l'homme noir n'échappe pas lui non plus à cet «*imaginaire sexuel convulsif*». Bête de sexe supposée insatiable, doté bien évidemment d'un pénis démesuré, et «*brûlant de désirs pour toutes les femmes dans leur diversité mais particulièrement pour les inaccessibles Européennes*», l'homme noir est dès le départ

Principales victimes de la colonisation, les Africains et notamment les Africaines ont été l'objet de fantasmes sexuels visant à leur ôter toute humanité et à les représenter comme des «sauvages».

réduit à un «*discours d'animalisation*». Lequel permet surtout en réalité de justifier son statut inférieur et l'instauration de l'esclavage. Mais la colonisation étant avant tout affaire de domination masculine, c'est bien autour de la question

des femmes que s'est construite une grande partie de l'iconographie et du discours racial «*au temps béni et l'instauration de l'esclavage*». Michel Sardou dans un hommage nostalgique à cette époque où il était possible d'avoir «*quatre filles*

dan son lit». Comme le soulignent les auteurs, «*la sexualité aux colonies n'est bridée par aucun tabou*». Et si au XV^e siècle, le tableau du viol des femmes noires pouvait encore choquer, uniquement en raison de l'interdit pesant sur les relations in-

terraciales, à partir du XIX^e et surtout au XX^e siècle, une iconographie pléthorique donne à voir le Blanc en tenue coloniale (souvent également blanche) posant à côté d'une petite soubrette noire, la plupart du temps torse nu et dont la «fonction» semble évidente. Ainsi s'impose l'image de femmes noires «*faciles, lascives, lubriques, perverses et donc foncièrement insatiables*», qui «*permet aussi de construire en miroir l'image de l'épouse blanche idéale, pudique et chaste*». Ou encore celle de ces «*nuits chaudes*» au cours desquelles des femmes esclaves «*déstraignent, selon les colons, être pénétrées sans fin sous l'effet d'une constitution voluptueuse, parfois par intérêt*». Les historiens ne sont évidemment pas dupes de ces représentations qui révèlent une «*sexualité du mépris*». Elle s'impose de manière durable après la Première Guerre mondiale, expression d'un racisme volontairement dégradant qu'incamera également la mode des zocos humains, où se produira notamment Saartjie Baartman. La célèbre Vénus hottentote venue d'Afrique et du Sud fut exhibée comme un animal de foire et même disséquée après sa mort en raison d'un fessier gigantesque.

«Extrêmement lascif»

Pour la période la plus contemporaine, on peut regretter que l'impressionnant travail de recherche iconographique contenu dans *Sexe, race et colonies* se contente d'évoquer les artistes qui ont dénoncé les stéréotypes, plutôt que leur persistance. Reste que peu d'ouvrages se sont attaqués de façon aussi exhaustive à ces fantasmes qui ont construit notre imaginaire depuis plusieurs siècles. Notamment en ce qui concerne la sexualité sulfureuse des Noirs. Ici et là on trouve bien la trace de certaines études comme celle publiée en 1999 sur *le Corps de l'Africaine, érotisation et inversion*, rédigée par les chercheurs Gilles Boëtis (également coordinateur de *Sexe, race et colonies*) et Eric Savarese, les quels dénoncent déjà les mêmes clichés dévalorisants. Un anthropologue comme Boris de Rachewiltz avait de son côté tenté avec *Ensemble noir*, publié en 1963, de répertorier les «*mœurs sexuelles de l'Afrique noire*». Sans prendre cependant assez de distance avec les propos de voyageurs évoquant des Africaines à «*l'air extrêmement lascif*» et animées d'une «*passion, qu'elles déguisent peu, pour le commerce des Blancs*». Pour le reste, il suffit d'associer «*érotisme*» et «*femmes noires*» sur un moteur de recherche pour se rendre compte combien d'innombrables Bicuzi Kihubo, aux seins en forme d'obus et à la chute de reins fatalement démoniaque, continuent d'envahir notre espace mental et virtuel.

MARIA MALAGARDIS



Au XIX^e siècle, les Français comptent parmi les plus nombreux voyageurs photographes, si bien que pour nommer une image érotico-exotique, l'expression «*French postcard*» s'impose. François-Edmond Fortier, auteur de ce cliché d'une femme wolof au Sénégal (1904), en produira près de 10 000 exemplaires. «*C'est le fantasme du corps colonisé qui s'offre au Blanc*», note Pascal Blanchard. À l'époque, Fortier est un de ces grands bourgeois dont les cartes postales se revendent dans toute l'Afrique occidentale-française.» COLL. O. AUGER